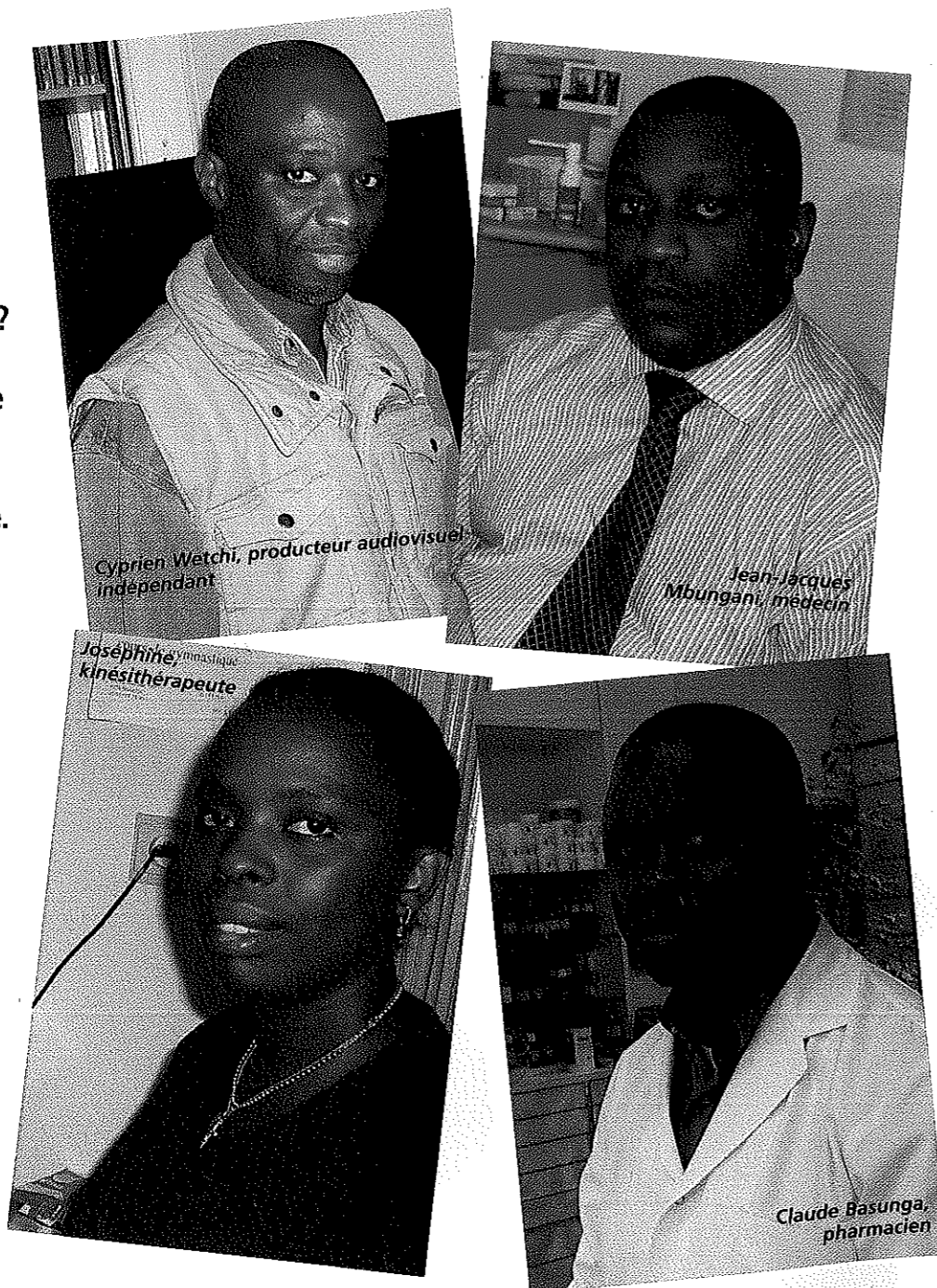


● DUR, DUR D'ÊTRE NOIR EN BELGIQUE

LE POIDS DES PRÉJUGÉS

Ils vivent en Belgique depuis des années. Ils disposent de diplômes universitaires, mais éprouvent les pires difficultés à trouver un travail digne de leurs formations. Le problème ? Ils sont Noirs. Belges ou étrangers, leur couleur de peau reste un obstacle majeur à leur ascension sociale et professionnelle. Témoignages.

OLIVIER MUKUNA



Cyprien Wetchi, producteur audiovisuel indépendant

Jean-Jacques Mbugani, médecin

Joséphine, kinsithérapeute

Claude Basunga, pharmacien

Le problème est connu. Et souvent dénoncé à partir des multiples discriminations à l'embauche ou au logement envers les personnes d'origine maghrébines. Mais pour les Noirs: silence radio. Voire l'indifférence. La Belgique partage pourtant une histoire commune avec le Congo et le Rwanda. Notre pays s'est doté d'une législation condamnant les actes de discrimination. Mais les mentalités et les stéréotypes ont souvent la vie plus dure que les lois...

«Après mes études en sciences commerciales, j'ai cherché du travail dans le domaine. C'était au début des années 90, les préjugés contre les Noirs étaient plus forts qu'aujourd'hui», se souvient Cyprien Wetchi, producteur réalisateur et cameraman indépendant. Un recruteur a même eu l'honnêteté de me dire: «Vous avez les compétences requises, mais, pour le moment, je ne peux pas me permettre d'engager un Africain. Ça poserait des problèmes avec les clients, je risque d'en perdre». Arrivé en Belgique en 1983, Wetchi décroche une licence en sciences commerciales (ULB). Il la complètera par une licence spéciale en gestion financière (Facultés Saint-Louis). Trois années plus tard, les portes de son secteur professionnel lui restent irrémédiablement fermées.

Créer son boulot

«De 1990 à 93, j'ai galéré de petits boulots en petits boulots», poursuit Wetchi. Puis j'ai créé l'asbl Les amis de Wetchi. Je m'étais aperçu qu'il existait un besoin dans la communauté congolaise de Bruxelles: l'animation de soirées et le désir de garder une trace visuelle de ces cérémonies ou fêtes. J'ai contracté un premier crédit bancaire pour acheter mon premier matériel audiovisuel. Je m'y suis mis tous les week-ends. J'animais et je filmais toutes sortes de soirées. Au fur et à mesure qu'on avançait, on repérait les besoins et on cherchait les produits adaptés. En fait, j'ai appliqué mes connaissances de gestion à mon nouveau métier. J'ai aussi fait un tas de formations en audiovisuel, montage vidéo, etc. Si l'association tient depuis dix ans, c'est sur-

tout parce que je la dirige en tenant compte des principes de gestion».

Résultat: la vente d'images à la RTBF ou à AB3, des cassettes vidéos périodiques (intitulé: *Le dialogue*) traitant de l'actualité congolaise et d'activités culturelles ainsi que la création d'une télé congolaise sur le net (Télé-Matonge) (1). Celle-ci diffuse deux JT (l'un en lingala, l'autre en français) en boucle. Et l'audience grimpe ! «On est passé de 1439 téléspectateurs par mois à 3882», affirme fièrement Wetchi, documents d'audimétrie à l'appui.

La persévérance et la clairvoyance de

« L'image faussée de l'Afrique et des Africains existe chez beaucoup de Belges »

Wetchi lui ont permis de s'en sortir en créant son emploi. Mais l'homme ne semble guère satisfait et fustige l'indifférence des pouvoirs publics: «Nous faisons un travail communautaire grâce à des crédits bancaires. La bonne volonté ne suffit plus. Si notre association était dirigée par des Belges, ça fait longtemps que nous aurions obtenu des subsides. Ça fait dix ans qu'on fonctionne sans aide des pouvoirs publics. Il nous faut toujours prouver qu'on est capable de mener à bien des projets or, c'est déjà prouvé ! Sans véritables moyens: Le dialogue, Télé-Matonge existent ! Mais pour développer et étoffer un JT de 30 minutes sur Internet, cela nécessite une dizaine de journalistes salariés. Le bénévolat ne peut durer indéfiniment. Pour gagner notre vie, nous devons continuer à animer et filmer des soirées. On travaille comme des fous dans des conditions difficiles. Si demain, je tombais malade, quel serait mon avenir et celui du projet ?». Pour Wetchi, ces obstacles imposés n'ont qu'une origine: «l'image faussée de l'Afrique et des Africains qui existe chez beaucoup de Belges». «Ce sont les séquelles de la colonisation», conclut-il.

Redonner confiance

Arrivé en Belgique à l'âge de 16 ans, Jean-Jacques Mbugani s'inscrit en médecine au sortir du secondaire. Son diplôme en poche, il décide d'exercer à Matonge (quartier africain d'Ixelles). «Il est important de montrer que nous, Africains ou Belges d'origine africaine, pouvons nous insérer dans les structures sociales de la société. Il est essentiel qu'on soit visibles», estime le docteur qui a ouvert son cabinet, il y a quatre ans.

«Un jour j'ai demandé à une jeune fille congolaise pourquoi elle ne venait pas se faire soigner chez moi», poursuit Jean-Jacques Mbugani. Elle croyait que seuls les médecins blancs soignaient et que ma fonction se bornait à prescrire des médicaments. C'est un des problèmes majeurs de notre communauté: le manque de confiance en soi, et par conséquent envers les autres Noirs. Le Blanc véhicule une image de réussite; le Noir, celle de l'échec».

Malgré sa réussite, l'homme se souvient qu'aucune banque ne lui a fait confiance lorsqu'il sollicitait un crédit pour ouvrir son cabinet. Reconnaisant une évolution positive de la société à l'égard des personnes d'origine différente, Jean-Jacques Mbugani estime néanmoins que le combat est loin d'être terminé: «Dans un pays où les clichés entre les deux principales communautés (Flamands et Wallons) sont déjà nombreux, les Noirs continuent à devoir se battre contre des préjugés bien établis. Il est vrai que nos cultures respectives sont très éloignées, mais alors que la plupart des Africains enchaînent les efforts pour mieux connaître les habitants du pays, le regard de l'autochtone reste méfiant ou indifférent».

Le lourd héritage de la colonisation est également pointé du doigt par le médecin: «Les Anglo-Saxons ont été davantage intéressés par ceux qu'ils ont colonisés. Ils leur ont concédé une certaine autonomie et ont accordé les indépendances beaucoup plus tôt que les colons de culture latine. Ceux-ci ont toujours défendu bec et ongles un certain

paternalisme. Au Congo, beaucoup de gens appellent les Belges: «nos oncles et nos tantes». Aujourd'hui, leurs descendants traînent encore les pieds pour laisser briller, sur leur sol, les compétences des fils de colonisés».

Visibles à tout prix !

Lorsqu'on oppose à Jean-Jacques Mbungani, la réussite visible des frères Mpenza au sein de notre équipe nationale de football, la réponse ne se fait pas attendre: «C'est un exemple caricatural. Je félicite Emile Mpenza pour sa réussite et son talent, mais que représente-t-il ? Il n'y a pas que le sport dans la vie ! Les Belges sont toujours partants pour reconnaître les Africains dans des activités d'égaïement comme le sport, la musique et l'humour. Nos muscles, nos voix, nos grimaces, d'accord ! Mais notre intelligence, elle, est gênante pour cet esprit de suprématie qu'ils veulent conserver».

En termes de visibilité, d'aucuns estimeront que les journalistes Eric Nyindu (Télé-Bruxelles) ou Pierre Miguisha (RTL-TVI) sont la manifestation de l'intégration sans complexe de professionnels noirs dans l'audiovisuel. «Pierre Miguisha travaille depuis près de dix ans à RTL: on ne lui a jamais confié la présentation du JT ou la responsabilité d'une émission sportive», rappelle le docteur Mbungani. Force est de constater que malgré une expérience audiovisuelle moins fournie que le journaliste noir, RTL-TVI a préféré appeler Georges Grun (2) pour présenter la *Champion's League*. Quant à Eric Nyindu, seul journaliste noir à présenter un JT en Belgique, notre interlocuteur l'attribue à la caractéristique multiculturelle de la capitale: «Le cosmopolitisme de Bruxelles a permis à cette télévision régionale de donner sa chance à quelqu'un de valeur malgré sa différence de couleur. Mais il n'en va pas de même pour les télévisions nationales. Il suffit de regarder leur JT».

Fustigeant la division de la diaspora africaine en Belgique, le médecin estime qu'elle doit «être consciente de ses failles et s'organiser via l'éducation pour se redonner confiance. Il nous faut véhiculer un message de développement basé sur les études, le commerce, la gestion d'associations et la politique». Le docteur Mbungani ne

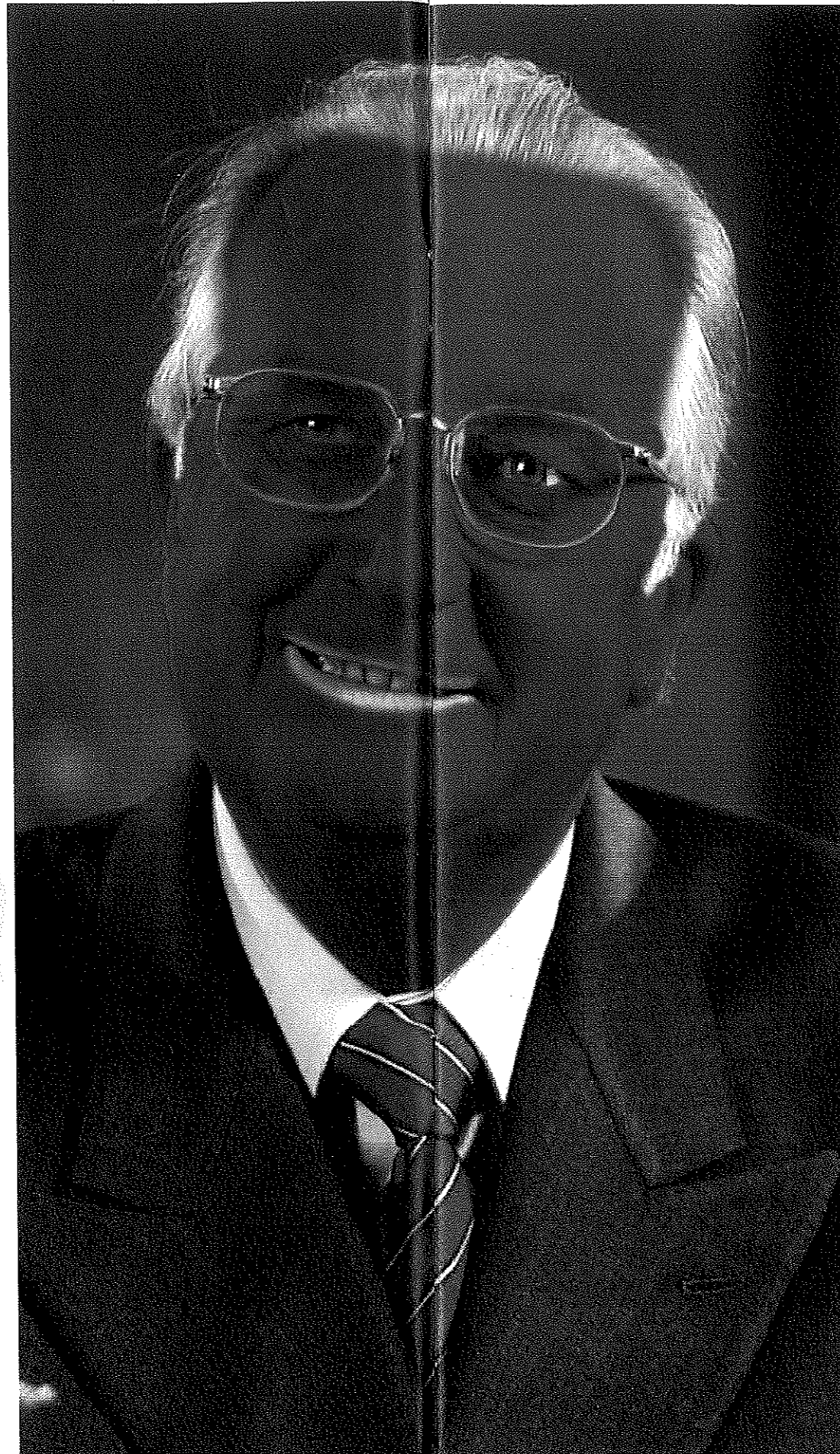
risque-t-il pas de sombrer dans le communautarisme ? Il ne l'exclut pas: «Le souci de représentativité est un droit. Nous ne pouvons continuer à nous démenter dans l'ombre ! Si le communautarisme peut servir à nous rendre plus visibles et à bénéficier de l'entière des droits que ce pays offre à ses citoyens, et bien je le choisirai...».

Dès l'école ...

D'origine congolaise, Sophie (3) est née en Belgique. En première secondaire, elle est en échec scolaire. La direction de l'établissement invite ses parents à la placer en secondaire technique et professionnel. «J'étais contente, je passais en deuxième et je ne doublais pas mon année !, se souvient Annie. J'ai ensuite remarqué que beaucoup d'enfants d'étrangers avaient connu le même processus que moi. A cause de nos difficultés, les profs estimaient que nous n'avions aucune disposition intellectuelle. Le pire, c'est qu'aujourd'hui mon fils a failli connaître le même sort dans son école néerlandophone. Je ne l'ai pas accepté ! Je l'ai mis dans une école francophone où il a passé un test qu'il a réussi avec succès. Il a pu poursuivre dans le secondaire général».

Pour Sophie, les préjugés envers les Noirs commencent à l'école et se confirment sur le marché de l'emploi. «J'ai suivi des cours du soir en secrétariat pendant quatre ans. La journée, je travaillais dans l'Horeca. J'en suis partie: ils me traitaient n'importe comment ! Après six mois de chômage, je me suis présentée à l'Orbem pour une offre d'emploi de secrétaire dans un cabinet médical. La préposée, d'origine arabe, m'a emmenée dans le bureau d'un autre employé, blanc. Il m'a regardée, puis il a dit à sa collègue que je n'avais pas le nombre de jours de chômage nécessaire. La dame ne l'a pas entendu ainsi et a vérifié: il me manquait exactement un jour de chômage ... Sans elle, je ne serais sans doute pas dans ce cabinet à vous parler».

Désormais insérée professionnellement, Sophie déplore avec colère le sort intolérable réservé à de nombreux Noirs qualifiés: «Pour subsister, beaucoup acceptent des boulots en dessous de leurs compétences. J'en connais au moins une dizaine de ces diplômés



universitaires qui sont secrétaires, livreurs, magasiniers ou surveillants dans des homes. Pourquoi ? Parce que de nombreux employeurs ne retiennent qu'une chose de vous: la couleur ! Vos compétences, vos diplômes, ils s'en foutent ! Vous êtes d'abord Noir et ça suffit pour porter un jugement définitif».

« Ah ! C'est vous ... »

Contrairement au kinésithérapeute, Françoise (4) n'a toujours pas trouvé d'emploi conforme à ses qualifications. D'origine camerounaise, elle est arrivée en Belgique en 1988. Elle sortira diplômée en biochimie de l'institut Beeckman (Liège). «Après les études, je suis allée voir le directeur du laboratoire dans lequel j'avais passé un an à travailler comme stagiaire. Je voulais savoir s'il désirait me

garder. Les collègues m'ont encouragée en affirmant que la place que je quittais restait vacante. Mon maître de stage m'a répondu qu'il n'y avait pas de place pour moi. Je lui ai demandé s'il ne connaissait pas d'autres chercheurs qui auraient besoin de mes qualifications. Il m'a répondu qu'il ne collaborait pas avec eux. J'ai trouvé cela bizarre, j'ai insisté ! Pour finir, il m'a lancé: 'Vous feriez mieux de retourner en Afrique !'».

Le parcours du combattant commence. Via l'Orbem, les journaux, Internet, les contacts, Françoise répond à des centaines d'offres d'emploi. Au final: toujours la même réponse négative.

Pourtant, dès qu'elle contactait un employeur potentiel, elle était très souvent rappelée...

«J'ai un nom à consonance occidentale, explique Françoise. Lorsque les employeurs le lisent et voient mes qualifications, je suis souvent convoquée ou appelée par téléphone. Mais dès qu'ils entendent mon accent africain, ils disent qu'ils rappelleront et je n'ai plus de nouvelles. S'il s'agit d'un entretien, la personne marque de l'étonnement: 'Ah ! C'est vous, Mme N'. A ce moment-là, je sais que c'est foutu». Et Gisèle refuse d'accuser la «malchance»: «En entretien, c'est arrivé une dizaine de fois, mais par téléphone, je ne compte même plus les fausses promesses de rappels».

Résolument déterminée, Gisèle, naturalisée depuis 3 ans, tient à s'adresser à ses compatriotes: «J'ai envie qu'ils ouvrent les yeux. J'ignore s'ils les ferment volontairement ou non.

Les compétences professionnelles n'ont aucun rapport avec la couleur de la peau. Ce n'est pas de ma faute si je suis au chômage. J'ai étudié dans un secteur et je veux y travailler. Je refuse d'être sous-payée en prenant un autre travail».

Pousser les portes deux fois plus fort !

Le cas de Claude Basunga est exemplaire des efforts que les Noirs de Belgique doivent fournir pour réaliser leurs ambitions professionnelles. Arrivé en Belgique en 1983, il s'inscrit à l'ULB en pharmacie. Il a 22 ans. Diplômé en 1989,

« Nous devons batailler pour ne pas être exploités financièrement »

Présence africaine

Selon les derniers chiffres de l'INS (Institut National de Statistiques), au 1^{er} janvier 2002, la présence africaine en Belgique était estimée à 29.387 personnes. (République démocratique du Congo: 12.974; Rwanda: 845; Sénégal: 848; Nigéria: 1.164; Ile Maurice 752; Cameroun: 1.896; Afrique du Sud: 762; Angola:

1.088; Burundi: 651; Côte d'Ivoire: 637; Ghana: 1.828; autre pays d'Afrique: 5.942). Parmi les 46.417 naturalisés en 2002, certains sont évidemment d'origine africaine, mais devenus belges, ils ne sont plus répertoriés. Idem pour les Belges, nés en Belgique et d'origine africaine.

Offensive politique

Au ministère de l'Emploi, une cellule anti-discrimination à l'embauche existe depuis deux ans. Objectif: mener un travail de "sensibilisation, d'information et de soutien" avec les acteurs du monde du travail (l'inspection des lois sociales, les commissions paritaires et les employeurs). Elle a été créée suite à l'étude du BIT (Bureau international du Travail) qu'Amina Nadi, experte au sein de la cellule, nous résume: "A qualifications égales, les candidatures de personnes belges de souche sont

traitées différemment que celles de Belges d'origine marocaine. Cette étude a démontré que la discrimination à l'embauche est une réalité tangible. Dans les trois régions du pays, on obtient le taux de discrimination suivant: 39% pour la Flandre, 34% à Bruxelles et 27% en Wallonie. Cette discrimination est effective tant lors de la prise de contact avec les responsables du personnel, que lors de la sélection ou de la procédure de recrutement".

le Congolais ne trouve pas de travail et enchaîne deux licences en pharmacie industrielle. Pour vivre et payer ses études, il travaille comme magasinier dans une boutique de fruits et légumes exotiques, située à Matonge. Pendant huit ans, malgré ses démarches, il ne trouvera aucun emploi à la hauteur de ses qualifications.

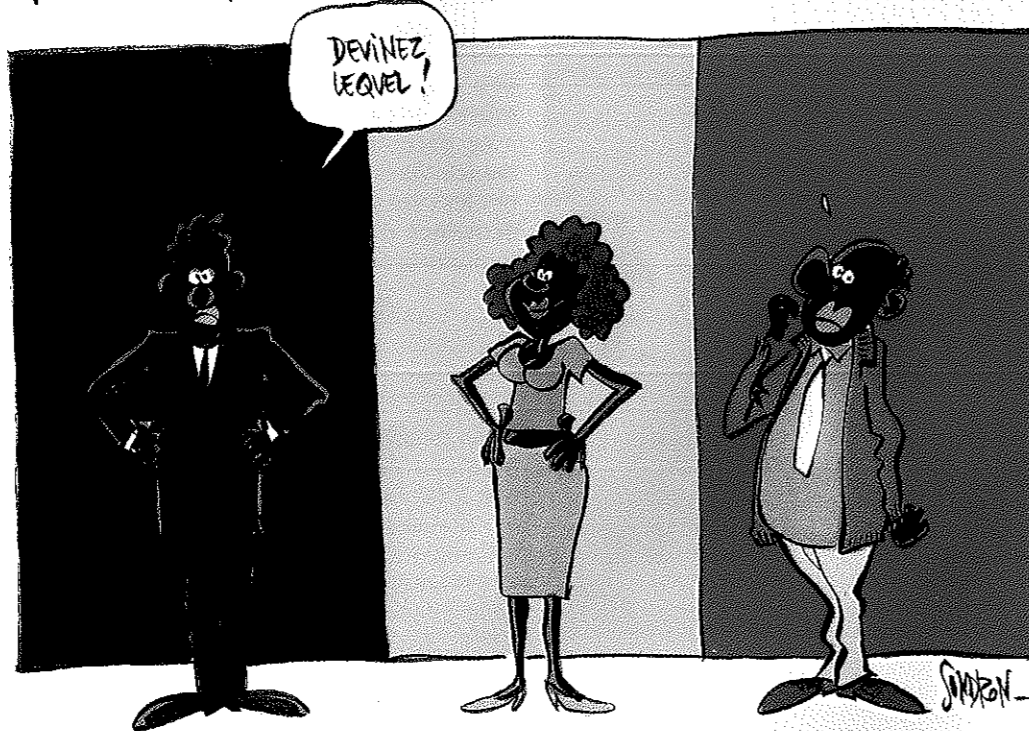
En 1997, il obtient sa naturalisation. Deux ans plus tard, c'est l'éclaircie! «En 1999, on m'a appelé suite à l'annonce que j'avais mise dans une revue pharmaceutique. Après l'entretien, j'ai été engagé dans une pharmacie située à Temploux, près de Namur», raconte Claude Basunga. J'étais vraiment étonné, c'était un village où il n'y avait aucun immigré, et on m'a accepté directement. J'ai travaillé deux ans et demi à Temploux. Le succès appelant le succès, le pharmacien ne s'arrête pas là: «Je voulais posséder ma pharmacie. Après plusieurs démarches, je suis tombé sur un cabinet d'experts comptables qui en vendait une. Et pas n'importe où: à Matonge!»

Claude Basunga a obtenu «assez facilement» les crédits nécessaires et possède sa pharmacie depuis 2001. Sur sa réussite, il jette un regard lucide: «Lorsque j'ai été naturalisé, les choses ont commencé à se débloquer, mais cette année 97 coïncide aussi avec la pénurie de personnel dans le domaine pharmaceutique». Quant aux vexations racistes, elles n'ont pas disparu, de

puis que le pharmacien est à son compte: «La plupart des gens privilégiés

« Ce n'est pas de ma faute si je suis au chômage. J'ai étudié dans un secteur et je veux y travailler »

EN BELGIQUE, UN NOIR SUR TROIS SOUFFRE DE L'INDIFFÉRENCE...



la porte de ma pharmacie et, après m'avoir vu, referme la porte et s'en va. Ou ces gens qui veulent que je leur délivre certains médicaments sans ordonnance. Comme je refuse, certains me disent: 'Appelle-moi ton patron! Pas une seconde, ils n'imaginent que c'est moi'.

A l'instar de tous nos interlocuteurs, Claude Basunga reconnaît une certaine évolution de la société belge, mais de racisme et les discriminations perdurent. Le pharmacien souligne que ces dérives sont aujourd'hui mieux masquées par ceux qui les pratiquent: «Nous devons toujours prouver deux fois plus que nous sommes capables. Et nous devons batailler pour ne pas être exploités financièrement par rapport aux collègues blancs. Ceux-ci disposent des mêmes compétences que nous, mais ils sont automatiquement mieux payés et progressent en ce sens, tandis que les Noirs restent au barème officiel».

1) www.lesamisdeuwetchi.com

2) Ancien footballeur, Georges Grun a collaboré ponctuellement à Canal + avant d'être appelé par RTL.

3) Annie a préféré garder l'anonymat.

4) Dans l'espoir de ne pas contrarier certains employeurs, Gisèle a préféré garder l'anonymat.

● DOGAD DOGOU, PRÉSIDENT D'AFRICAGORA

« ON A ASSEZ PERDU DE TEMPS ! »

Co-fondateur d'Africagora, le consultant français nous décrit son association. Celle-ci existe depuis 1999 et répertorie 2800 contacts en France. Objectif : promouvoir les talents d'origine africaine et caribéens...

● **Qu'est-ce qui vous a poussé à fonder Africagora ?**

J'en avais assez de voir ces nombreuses compétences africaine et caribéenne éparpillées, inorganisées et qui, finalement, constituaient un gâchis pour l'avenir de nos enfants. Ceux-ci ont besoin d'avoir une image valorisante de leurs parents, de les voir installés dans la société française au même titre que les Français de souche. Nous travaillons collectivement sur ce manque de visibilité.

● **Quels sont vos principaux objectifs ?**

Nous voulons être le mouvement incontournable de tous les cadres et décideurs de la diaspora africaine. Qu'on soit médecin, consultant, commerçant, il s'agit de nous réunir en collectif pour nous entraider. Ces personnes y trouvent une opportunité pour eux-mêmes, mais peuvent aussi apporter une contribution à ceux qui ne sont pas parvenus à éviter la discrimination. Africagora privilégie deux axes : la situation professionnelle (trouver du travail conforme à ses compétences) et la création d'une communauté économique (inciter à la création

d'entreprises). Le troisième chantier, c'est la participation à l'expression politique.

● **Que répondez-vous à ceux qui estiment que vous risquez de basculer dans le communautarisme ?**

Nous avons fait le choix de proscrire le communautarisme, mais sans écarter le communautaire. Je suis européen, Français, Africain et Ivoirien. Ce sont les particularités qui me caractérisent dans une communauté nationale donnée. S'organiser entre personnes proches de mes caractéristiques vise aussi à enrichir cette communauté. Nous faire ce reproche, c'est oublier qu'aujourd'hui le communautarisme le plus puissant est blanc! Ceux qui craignent le communautarisme devraient donc porter leurs efforts contre le communautarisme blanc qui se traduit par la quasi-absence de personnes d'origine extra-européenne dans les hôpitaux, les services publics, à la télévision, etc.

● **Quel regard pose la classe politique française sur Africagora ?**

Nous avons été reçus à tous les niveaux institutionnels, y compris Matignon et l'Élysée. Nous n'avons obtenu aucune aide financière. Le regard reste méfiant et je le qualifierais même de «méfiance perdante». En réalité, soit ils décident de collaborer avec nous soit ils prennent le risque de devoir affronter ceux qui nous débordent et n'ont pas choisi l'intégration républicaine. Il y a un choix qui reste à faire ! Et il n'y a plus de temps à perdre !

● **Quel est ce troisième axe « politique » d'Africagora ?**

Pour les élections régionales, cantonales et européennes de 2004, nous mettons en place une campagne citoyenne pour inciter les nôtres à s'occuper de ce qui les regarde. A savoir: se mêler de politique, s'inscrire sur les listes électorales, aller voter et, mieux encore, à se présenter. L'objectif est d'avoir, sur l'hexagone, au moins 150 candidats pour les élections.

● **Le « complexe de supériorité » à l'égard des Noirs, hérité de la colonisation, sera néanmoins difficile à éradiquer ?**

Non, ce n'est pas difficile. Il faut l'intégrer comme constat et réfléchir à changer les choses. Lorsqu'on a affaire à l'étroitesse

d'esprit, il faut sans relâche sensibiliser. Mais dénoncer, c'est une chose, il faut aussi promouvoir et valoriser. Si, par exemple, tous les médecins noirs de Belgique se réunissent pour offrir leurs services à travers les régions belges dans le cadre de campagne de vaccination, le regard des Belges blancs se modifierait. La société est prête car, d'une manière ou d'une autre, elle vit le métissage. Ceux qui ne le vivent pas encore, ce sont les partis politiques, le patronat, les syndicats et la télévision. Bref, ceux qui détiennent du pouvoir ou occupent des centres de décision. Au boulet de l'inégalité économique et sociale, ils rajoutent le boulet ethnique. Il faut donc montrer nos capacités et ne pas nourrir un complexe d'infériorité. La première cible d'Africagora, c'est la communauté noire. ■

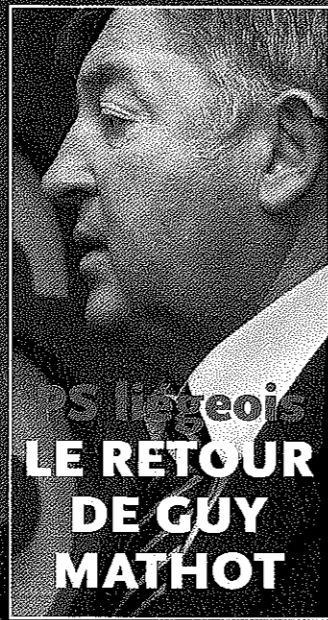
Dogad Dogui, consultant en marketing et communication



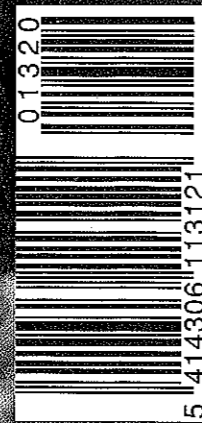
ANTWERPEN X P2A9113 • HEBDOMADAIRE • N° 132 • 23 AU 29 SEPTEMBRE 2003 • 2 €

Le Journal du **Mardi**

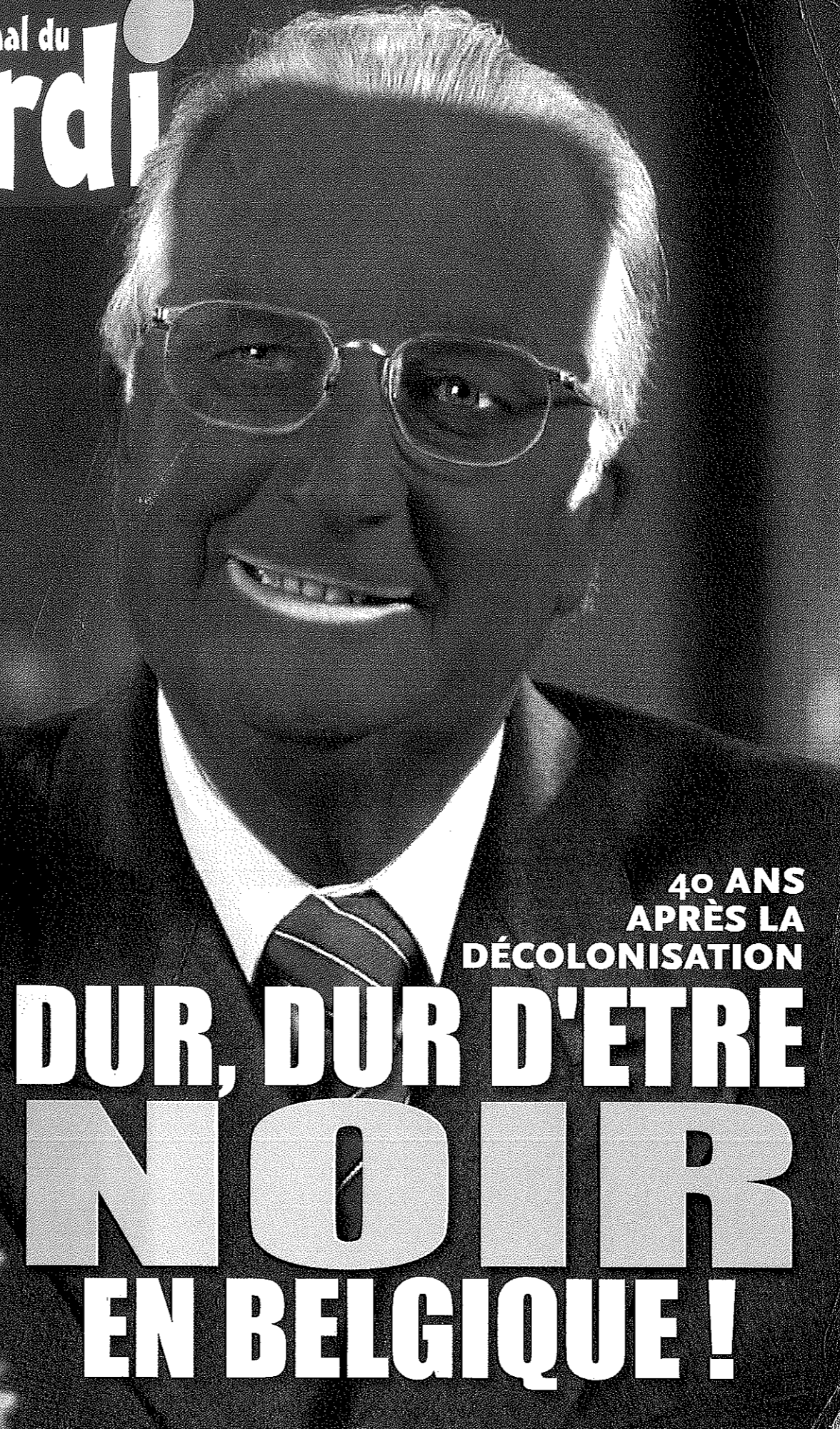
**BÉBÉS EN
KIT SUR
INTERNET!**



**PS listois
LE RETOUR
DE GUY
MATHOT**



AVANCÉES



**40 ANS
APRÈS LA
DÉCOLONISATION**

DUR, DUR D'ETRE NOIR EN BELGIQUE !